



ARCHIVES GUILAUME PERRET

SANTÉ ÉPIDÉMIE DE GRIPPE

Alors que la grippe est aux portes du canton, le point sur les précautions que peuvent prendre les patients et leurs visiteurs.

PAGE 16

LE MAG

RÉCITAL Pianiste à nul autre pareil, Piotr Anderszewski est de retour dans nos contrées. «Une quête vouée à l'insuccès»

PROPOS REcueillis PAR
DOMINIQUE BOSSHARD

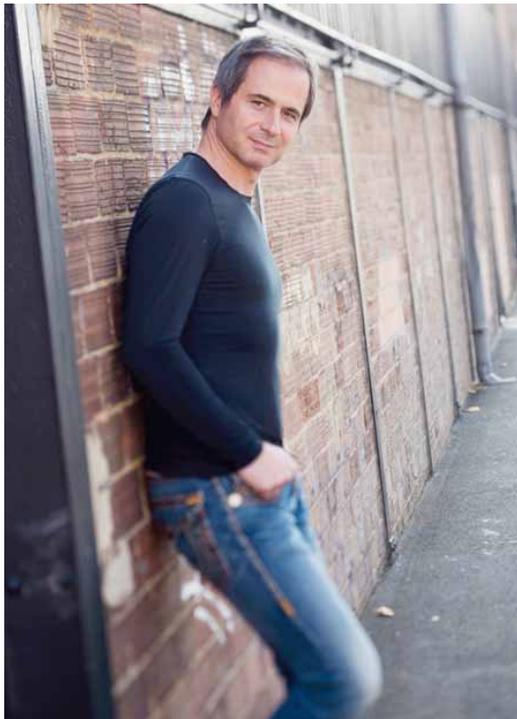
Piotr Anderszewski revient jeudi à La Chaux-de-Fonds où, en 2014, il avait donné un récital à la Salle de musique, et accompagné le réalisateur Bruno Monsiegeon à la projection du documentaire «Piotr Anderszewski, voyageur intranquille». Entretien avec un pianiste doublé d'un bon vivant; ce jour-là, il se mitonnait une soupe aux saveurs de sa Pologne natale et de sa tendre enfance, sans perdre le moins du monde le fil de la conversation...

Un programme, c'est quelque chose qui s'élabore; comment avez-vous préparé celui-ci?

Honnêtement, j'ai des idées qui font que je vais peut-être le modifier (réd: ce qu'il a effectivement fait après cette interview: Bartok est passé à la trappe). Un programme relève toujours d'un équilibre très délicat, qui paraît très logique au premier abord mais obéit souvent à des logiques internes assez complexes, assez subtiles. Dans le circuit, tout le monde veut connaître et figer le programme à l'avance, et c'est compréhensible; mais nous sommes des êtres vivants, qui, heureusement, évoluons. Nous ne sommes pratiquement jamais en mesure de savoir avec quel programme, avec quel compositeur, on se sentira bien dans un an ou deux.

Que représente pour vous chacun des compositeurs que vous interprétez à La Chaux-de-Fonds?

Bach est pour moi le compositeur le plus intemporel. Je le mets souvent dans mes programmes comme une constante, une base. J'aime commencer et finir mes récitals avec Bach, et placer tout le reste au milieu. Mais je ne voue pas un attachement très subjectif ou très personnel à Bach, ce qui ne manque pas d'étonner les gens qui m'associent beaucoup à ce compositeur. Je suis plus attaché à Schumann et à Szymanowski. Je sens que Schumann me touche très profondément; même si je perçois chez lui des imperfections, je passe à travers. Szymanowski est un compositeur que j'ai d'abord rejeté et que j'ai redécouvert assez tard, à 28 ou 29 ans. Je dois dire que la sa-



«J'aime commencer et finir mes récitals avec Bach, mais je ne lui voue pas un attachement très personnel.»

PIOTR ANDERSZEWSKI PIANISTE

tisfaction est grande quand on a l'impression de faire une découverte par soi-même.

Vous vous êtes voué jusqu'ici à un nombre assez restreint de compos-

teurs; approfondir un répertoire vous intéresse davantage que l'élargir?

Embrasser le maximum du répertoire, c'est une démarche que je m'intéresse pas du tout. Autant bien faire les choses!

Pour moi, si un artiste joue une œuvre comme personne d'autre ne le fait, c'est déjà un artiste de qualité.

Bruno Monsiegeon, qui vous a consacré un documentaire, vous voit comme un voyageur intranquille. De quelle nature est cette intranquillité?

C'est un état d'insatisfaction, qui découle d'un désir de trouver. C'est un état de recherche constante, un cheminement, un processus. Une quête visant un absolu. Je ne dirai pas que cette quête est vaine, mais elle est vouée à l'insuccès, car l'absolu est inatteignable. Quand, toutefois, on a touché à des choses qu'on ressent comme assez élevées et assez exceptionnelles, un vide, une certaine frustration s'installe ensuite, car l'état de grâce ne dure pas. Mais cette frustration est bénéfique, car elle nous pousse à retravailler, à chercher à nouveau. Ceci dit, tout cela est assez déstabilisant et engendre un sentiment de solitude.

Pour vous, qu'est-ce qu'une interprétation réussie?

Premièrement, une interprétation personnelle. Autrement dit, quand je sens que l'œuvre a tellement travaillé l'interprète que j'entends quelle est passée par ce filtre. Il ne s'agit absolument pas de dénaturer l'œuvre, mais, au contraire, de rester fidèle au compositeur. Celui-ci se profile comme un autre être humain derrière l'interprète. Une certaine confrontation s'installe entre les deux, parfois même un certain conflit, qui, je trouve, fait l'intérêt d'une interprétation. D'autre part, une interprétation est valable pour moi quand on a l'impression que l'œuvre est en train de se créer au moment où on l'écoute. Que ce n'est pas une reproduction, une copie, mais une chose vivante.

En 2011, vous avez entamé une longue pause d'un an et demi. Etiez-vous fatigué de courir le monde, ou en panne d'inspiration?

Non, c'était juste pour essayer de me nourrir. J'ai voulu prendre du recul pour tenter de développer un peu autre chose. Mais j'avoue que ce fut aussi très déstabilisant... Je m'accorderai toute-

REPÈRES

LE RÉCITAL La Chaux-de-Fonds, Salle de musique, jeudi 21 janvier à 20h15. Au programme: Bach, Partita n° 6 en mi mineur, BWV 830 et Partita n° 1 en si bémol majeur, BWV 825; Schumann, «Papillons op. 2» et «Geistervariationen» (Variations des esprits); Karol Szymanowski, «Métopes op. 29».

LA PROJECTION «Piotr Anderszewski, voyageur intranquille» de Bruno Monsiegeon, Saint-Imier, cinéma Espace noir, ce soir à 20h en présence du pianiste.

LA BIO Né en 1969 à Varsovie, Piotr Anderszewski a commencé le piano à l'âge de 6 ans. Actif dans le commerce extérieur, son père a travaillé en France, où Piotr a étudié le piano aux conservatoires de Strasbourg et de Lyon. Il s'est perfectionné ensuite à l'Académie de musique Frédéric-Chopin à Varsovie et à l'Université de Californie du Sud à Los Angeles. Bach, Beethoven, Mozart, Schumann, Szymanowski, Webern figurent au répertoire de ce pianiste hors pair. Il vit principalement à Lisbonne: «C'est une ville où on vous fiche la paix!», apprécie-t-il.

fois une autre interruption, en mars prochain. Pour moi, il est très important de sortir du circuit, de vivre un petit peu.

Que faites-vous pour vous ressourcer?

Il existe de nombreux moyens. Je voyage, je rencontre des amis, et j'adore la lecture. Je suis toujours entouré de livres, heureusement. La littérature allemande de la fin 19e - début du 20e siècle m'a particulièrement intéressé. Mais je n'ai pas du tout d'auteurs de prédilection; je suis extrêmement ouvert, j'apprécie autant Shakespeare que la littérature contemporaine. Je fais aussi la cuisine, comme en ce moment même! Ça me relaxe beaucoup et ça me remet un peu les pieds sur terre. Comme en littérature, j'ai beaucoup de plats préférés! J'attache une grande importance à la nourriture; les gens qui ne l'apprécient pas ou qui en font quelque chose d'utilitaire, ça me remplit de tristesse. ☉

LA CRITIQUE DE... «BIENVENUE AU CONSEIL D'ADMINISTRATION»

Le théâtre du Concert mesure le pouvoir des chiffres noirs

Le public pénètre dans la salle après avoir parcouru une sorte de labyrinthe jeté dans la pénombre, le sol miroitant de reflets irisés comme des phares pris dans la neige. Des chaises sont disposées à distance respectable d'une table où l'orateur viendra prendre place. A l'extérieur, un vent tempêteux souffle à écorner les vaches.

Pour inaugurer une nouvelle structure de production au théâtre du Concert, deux de ses cofondateurs, Patrice de Montmollin (jeu) et Blaise Froidevaux (mise en scène) concrétisent un vieux rêve, porter au théâtre une nouvelle de Peter Handke, «Bienvenue au conseil d'administration». Publié dans un recueil éponyme en 1967, avant la mondialisation et le concept d'époque anthropocène, ce texte dénonce l'emprise de l'économie sur la marche du monde. L'auteur y oppose le souci d'obtenir des dividendes au prix de la vie d'un enfant. Le narrateur est l'organisateur de la réunion et explique

pourquoi la salle n'est pas chauffée: le concierge, un fermier du coin, n'a pu s'occuper du bâtiment car son fils a été renversé par une limousine.

En complet ou en manteau, ouvrant et refermant son maroquin, le comédien s'adresse en direct aux spectateurs comme s'ils étaient les actionnaires et qui, du coup, se sentent interpellés. Tel un hypnotiseur, il se veut rassurant et répète que la situation de la société est bonne, que le toit va tenir et que les événements extérieurs ne sont pas graves. C'est que le sujet porte sur notre humanité, tenter de comprendre ce que nous partageons vraiment en dehors de la mort inéluctable. La nouvelle se termine par une phrase sans point final, sur une page blanche, le spectacle s'achève dans le silence et un fondu au noir: des deux fins, la première reste la plus inquiétante. ● DIDER DELACROIX

Neuchâtel, théâtre du Concert, je 21, ve 22, sa 23 janvier à 20h30, di 23 à 17h.

LA CRITIQUE DE... L'ENSEMBLE SYMPHONIQUE NEUCHÂTEL

La musique des Balkans, art profond et sensible

C'est dans un contexte de rapprochement, dans une atmosphère familière qu'Alexander Mayer, directeur de l'Ensemble symphonique Neuchâtel (ESN), a placé le concert du Nouvel An samedi dernier au temple du Bas à Neuchâtel. L'âme des Balkans a attiré un grand public tandis que «Les valse hongroises» de Brahms, la «Csardas» de Johann Strauss, ont conduit aux frontières slaves.

Placé au cœur du programme, Bela Bartok se situe aujourd'hui parmi les grands compositeurs. L'exécution du «Divertimento» est d'un extraordinaire brio orchestral. Tout sonne ici avec éclat, le Divertimento déborde de force, d'un souffle bouleversant. Les musiciens de l'ESN, tous registres confondus, ont fait ressentir cette matière en fusion.

Le «Concert Românesco» de György Ligeti, comme les «Airs bohémiens» de Sarasate ont saisi les interprètes et l'auditoire. Peut-être sera-t-on

surpris par la décontraction du soliste Felix Froschhammer: «S'il est né à Munich, il a sans doute du sang tzigane dans les veines», dit Alexander Mayer à son sujet. Le violoniste passe d'une œuvre à l'autre, s'attarde aux phrases lyriques sans jamais chercher à mettre en valeur sa brillante technique. Il ne se sert pas de la musique comme d'un tremplin à quelque vanité personnelle. Dans les «Airs bohémiens» de Sarasate, il envoûte le public, puis, avec l'humilité qui n'appartient qu'aux grands, Felix Froschhammer rejoint le registre des violons.

Et les Balkans trouvent encore leur identité dans la musique tzigane. En fin de soirée, l'ensemble «Tri i Dve» formé de cinq musiciens, cordes, harpe et accordéon conduits par Tashko Tasseff, a chaperonné le public, libéré de sa retenue, dans la danse. En résumé «une soirée bonheur», clamait ce dernier en quittant les lieux. ● DENISE DE CEUNINCK